

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1<sup>er</sup> juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[14. Stafford House, Mercredi 26 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

## 14. Stafford House, Mercredi 26 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(Angleterre\)](#), [Poésie](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait \(François\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

*Ce document est une réponse à :*

[8. Val-Richer, Mercredi 19 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)  
[9. Val-Richer, Vendredi 21 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

[13. Val-Richer, Samedi 29 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-07-26

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitIl ne m'a plus été possible hier de vous écrire.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,  
n°34/51-52

## Information générales

LangueFrançais

Cote

- 63-64, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/217-224

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

14. Stafford house le 26 juillet

9 heures

Il ne m'a plus été possible hier de vous écrire et cependant que j'étais pressée de vous parler de ce N°8. Il m'a fait tant de plaisir, tant de bien ! Que vous êtes ingénieux à me dire sous toutes les formes, dans toutes les langues, ce qui peut plaire, le plus à mon cœur ! Vous voulez me faire aimer la poésie, vous vous y prenez très bien. Je pense d'elle tout ce que vous en pensez, mais ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle me va. Jusqu'ici elle me faisait mal et je ne vais pas chercher ce qui me tourmente. Comme vous j'y ai souvent retrouvé mon âme mais je repoussais cette image abandonnée, car toute ma vie a passée seule. C'était en effet de la poésie, rien que de la poésie, elle ne me paraissait pas pouvoir jamais devenir réalité pour moi, aujourd'hui elle s'offre à moi, distincte, sensible, je l'accepte avec transport. Elle ne me fera pas aller comme il y a 15 ans attendre que la marée monte sur une petite pointe de rocher. (Vous ai-je conté cela ? Si je ne l'ai pas fait Je vous dirai cela un jour.) Elle me fera jouir mille fois jouir, du bonheur que le Ciel m'a envoyé. Mais quand ce bonheur sera présent je ne lui promets plus mon attention. Ah comme deux mots feront pâlir tous les plus beaux vers du monde ! Comme j'y pense à ces deux mots, comme je les répète !

Vous croyez que vous m'appreniez quelque chose en me transcrivant ce que faisait le méthodiste. Comme lui j'appelle, j'appelle mais tout bas, sans nom. Je profère des mots cependant, je ne sais ce que je dis. Je sais ce que je sens, & cela est bien au-dessus de toutes les expressions heureuses. Monsieur, je me crois un grand poète.

Je mens si je vous dis que j'ai noté votre N°8 vingt fois. Je l'ai lu plus souvent.

Monsieur j'ai le cœur bien joyeux, je retourne en France. Le comte Orloff est venu hier encore une heure avant son départ. Nous avons tout récapitulé, tout examiné. Je me suis fort épanchée, par lui au besoin. Il s'est compromis Moi je suis où j'en étais. Je vous raconterai beaucoup de choses. Lord Melbourne est venu dîner hier ici. La grande maîtresse de la reine était au palais. J'ai bien causé avec le premier ministre qu'il vous divertirait, que de bonnes réflexions vous ferez sur lui, sur tout

le monde, sur toute chose ! Comme je pense à vous en voyant tout cela ! Vous croyez peut être que je n'y pense qu'alors ?

Maintenant que nous savons que nous ne sommes pas morts & qu'on n'enlève pas nos lettres comme toutes mes précautions me paraissent bêtes ! Il m'en revient des témoignages de Paris, dont je suis forcée de rire. Mais c'est charmant Monsieur, nous avons fait à la fois les mêmes conjectures l'une plus absurde que l'autre. La ressemblance est complète à une chose près. Vos inquiétudes & votre mauvaise humeur vous portaient à vous taire & moi à bavarder. Qu'est-ce que cela prouve ? Il me semble que mon caractère vaut mieux que le vôtre. Vous me punissiez de mes peines & moi je vous accablais de lettres.

Jeudi 27

Je passai ma journée hier à Chiswick chez le duc de Devonshire. C'est un palais italien environné du plus beau jardin du monde. Je suis restée trois heures au moins couchée sur un divan sous le plus beau cèdre connu en Europe. Vous ne sauriez concevoir le beauté de cet arbre, de ce jardin, l'élégance, la magnificence de tout cela. Le temps était admirable. Il avait invité all my friends. Nous dînâmes de bonne heure. Un concert de 60 personnes. Ce fut gai & parfaitement beau. Je ne rentrai en ville que pour me coucher. On me parla beaucoup des élections. On ne parle pas d'autre chose, à Londres tout a été ministériel, en province c'est différent, mais à tout prendre jusqu'ici il me paraît que cela se balance.

J'ai eu une lettre de M. Molé hier, toute pleine d'amitié. Il m'invite bien à revenir. Je vais le faire. Comme je passe ma soirée à la cour vendredi & que cela me mènera tard je ne crois pas que je puisse partir. Samedi. Dimanche cela ne va pas en Angleterre, ainsi ce ne sera que lundi ou mardi que je me mettrai en route sans savoir encore combien de temps je m'arrête chez Lady Cowper, mais je crois positivement que je serai en France le 8 ou 10 au plus tard.

Cependant ne vous relâchez pas dans votre correspondance ; car vos lettres me reviendront si je suis partie, & si je restais au-delà de ce que je pense vous comprenez bien que je ne peux pas vivre sans lettres. Je vous écris tant Monsieur qu'il m'arrive de ne plus écrire à personne.

Je vous quitte aujourd'hui pour remplir mille devoirs infligés. Que j'envie vos bois, vos ombrages ! Hier au milieu de ce luxe de végétation & de magnificence, c'est à eux que je pensais vous le savez bien. Adieu. Adieu. 3 heures Je rouvre ma lettre. Le N°9 est venu. Il m'a trouvée au milieu d'une conférence de 2 heures avec le duc de Wellington. Je l'écoutais avec curiosité avec attention. Quand on est entré & que j'ai senti ce petit morceau de papier entre mes mains, mon attention, ma curiosité tout est parti. Cependant il est resté une heure encore. J'étouffais. Enfin j'ai ouvert, j'ai lu, j'ai baisé. J'étouffe encore, mais de bonheur, de complète félicité. Je ne saurai imaginer, laissez moi vous montrer ce que je suis.

Ah mon Dieu il y a longtemps. que vous le voyez, et il y a quelque temps aussi que la poste le sait complètement mon bonheur me paraît trop grand. J'en jouis avec trop de vivacité. Il me tue. Ainsi, je n'échappe pas. Je meure de chagrin, ou je meure de joie. Je suis une bien frêle créature. Comment tant d'âme, tant de passion dans un si faible corps !

Monsieur je vous quitte pour m'occuper de vous, pour lire, relire mille fois ces paroles, si douces, si chaudes, si pénétrantes. Vous me demandez pardon des inquiétudes que vous m'avez causées ? Ah vous voyez trop bien tout ce que ces tourments me valent aujourd'hui de jouissances. J'aime mess tourments, j'aime mes joies, car tout me vient de vous.

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 14. Stafford House, Mercredi 26 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1837-07-26

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/895>

Copier

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 63-64

Date précise de la lettre Mercredi 26 juillet 1837

Heure 9 heures

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---